

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Janvier 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Parlement de Québec. — Le général Francis Pittié. — Comment suis-je ? — Notes et impressions. — Les chants du soldat, par Paul Déroulède. — Amour vrai et inconstance. — Le nez d'un gouverneur. — Jeu de billard. — Comment s'habiller. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : Portraits des députés du Parlement de Québec : M. Albert Alex. Lussier ; M. Joseph O. Villeneuve ; M. Elijah Edmund Spencer. — Comment suis-je ? — Le Turco. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le gros lot (\$50.00) a été gagné par M. Maxime Libercen dit Laviolette, 46, Avenue Atwater, Ville St-Henri ; M. Amédée Fontaine, 2588, rue Notre-Dame, Montréal, a gagné la prime de (\$20.00), et Madame Louis Montpetit, 406, rue des Seigneurs, Montréal, la prime de (\$5.00).

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



Le grand événement de la semaine dernière a été le voyage des Raquetteurs à New-York.

Cette innovation des excursions à longue distance, ne peut que faire du bien aux deux pays, car les américains ont promis aux membres du club "Le Canadien" de leur rendre leur visite au Carnaval.

Les charmantes New-Yorkaises étaient tout étonnées du costume des voyageurs. Elles tournaient autour d'eux, les examinaient, puis résumaient leur surprise dans cette exclamation :

"Comment ! de la couverte !"

Mais l'étonnement disparaissait bientôt devant la bonne mine des Canadiens, et on voyait leurs lèvres esquiver un sourire d'approbation en rencontrant les yeux brillants de ces jeunes gens riches de force et de santé.

La réception a été des plus chaleureuse, et tout fait prévoir qu'il en sera de même quand le *Trappeur* ira à son tour, à la fin du mois, faire un voyage du même genre au pays voisin.

Le *Trappeur* va faire les choses en grand, son organisation est parfaite, et il est certain que cette nouvelle excursion sera un grand succès.

Les jeunes Américaines, après avoir admiré les raquetteurs blancs, vont être plus étonnées encore en voyant ce beau club qui a déchiré un coin du firmament pour s'en faire des costumes.

*** Le journal d'Ontario dont je vous ai parlé dernièrement, le *Mail*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'organe des fanatiques, continue sa campagne contre les Canadiens-Français.

Il vient de résumer une fois de plus ses griefs contre nous. Ils peuvent se résumer ainsi :

Le francophobe nous reproche :
D'avoir obtenu certains privilèges lors de la conquête !

D'avoir repoussé l'invasion de 1812 !!!

Au clergé, d'avoir été loyal en 1837 !

De parler français !

D'être catholiques !

Et, — il en frémit d'épouvante, — d'avoir augmenté notre nombre de plus de trente fois depuis cent vingt-trois ans !

Où diable veut-il en venir avec ses lamentations ?

La plupart de ces motifs d'envie nous étaient connus, et on a prouvé à cet enragé qu'il avait tort de dire un seul mot à ce sujet.

Mais c'est le dernier article qui est joli :

Nous reprocher d'augmenter dans des proportions qu'il qualifie d'in vraisemblables.

Voudrait-il par hasard interdire le mariage chez nous ?

Soyez tranquille, pauvre *Mail*, vous n'avez pas fini de compter, car on augmente encore et on augmentera toujours en nombre chez nous, et je ne vous dirai pas pourquoi ; c'est un secret, une énigme que vous ne devinerez jamais.

*** Ces attaques inconsidérées ont cependant eu ce résultat heureux qu'elles ont fait un peu de bien, elles nous ont rapprochés de nos compatriotes anglais, dans notre province.

Tout courant produit un contre courant, c'est une loi physique qui s'étend à l'ordre moral.

Ceux qui vivent avec nous ont pu nous apprécier à notre valeur, et nous les avons vus avec plaisir prendre notre défense et protester contre les ridicules rodomontades du *Mail*.

J'ai plusieurs amis anglais, avec lesquels je m'entends très bien, il en est de même pour vous aussi sans doute, et il en sera toujours ainsi entre gens intelligents et non aveuglés par le fanatisme.

*** Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de la part active que prennent les lecteurs anglais à la rédaction des journaux qu'ils préfèrent, et j'ai exprimé le regret de voir que nous n'avions pas le bon esprit de les imiter.

Ceci est d'autant plus regrettable, que les écrits des correspondants sont souvent très intéressants dans les journaux anglais.

Le moindre fait leur fournit matière à des lettres instructives, qui nous mettent au courant des observations qu'ils peuvent faire.

En voici un exemple, entre mille, qui prouvent que la moindre chose, un fait qui paraît au premier abord infortuné soudainement peut rendre service à la science.

Un correspondant écrivait dernièrement au *Star* :

Monsieur, "La personne qui a perdu un bouvreuil apprendra sans doute avec plaisir qu'il est encore vivant et semble en bonne santé. J'avais eu l'occasion, il y a quelque temps, de voir un de ces oiseaux dans les jardins du collège McGill, et comme j'imite assez bien son cri, j'avais pu l'approcher plusieurs fois. Depuis l'hiver, comme il avait disparu, j'avais conclu qu'il avait dû succomber sous les attaques du froid, quand, il y a quelques jours, j'ai été très surpris de le revoir, toujours gai et sautillant. Il se nourrit de graines qui sont restées sur certains arbustes et semble supporter facilement notre rude climat."

Cet exemple ne prouve-t-il pas qu'il serait possible d'importer d'Europe des oiseaux qui nous seraient plus utiles que ce petit brigand, le pierrot, qui commence à nous causer tant d'ennuis, etc, etc.

Cette lettre prouve chez son auteur un grand esprit d'observation et des connaissances sérieuses, il nous en fait profiter et, je le répète, il serait à souhaiter que tous ceux qui le peuvent, en fissent autant, quand l'occasion s'en présente.

Sur dix mille lecteurs, il doit bien s'en trouver chez nous, comme chez les anglais, qui sont témoins de certains faits vraiment intéressants qu'ils pourraient faire connaître.

*** Malheureusement, nous ne nous occupons guère de choses sérieuses.

Nos journaux reçoivent, il est vrai, nombre de communications, mais il faut avouer que la qualité n'est pas proportionnelle à la quantité.

Une grande partie de ces correspondances ont pour titre : "Soirée amicale ; Présentation ; Témoignage d'estime," etc, etc.

On annonce aux populations que, tel jour, à telle heure, plusieurs amis de M. X... (que personne ne connaît ni d'Eve ni d'Adam), se sont réunis et lui ont offert une canne, une douzaine de couteaux, un bonnet de fourrure, que sais-je ! et... l'adresse, la sympathique adresse, la stupide adresse. Puis on ajoute que le dit M. X..., *bien que pris par surprise, sut trouver des paroles émuës pour...*

Si une petite soirée musicale a eu lieu dans un coin quelconque du pays, on reçoit un compte-rendu, où les éloges adressés à Mlle X... qui miaule, à M. Y... qui glapit, à Mme B... qui tapotte sur le piano, ou M. C... qui râcle un instrument, seraient à peine dignes d'artistes sérieux.

Toujours l'exagération, l'hyperbole à outrance.

Parfois même, si un monsieur donne un dindon à chacun de ses employés la veille de Noël, ne croyez pas qu'il ait le bon goût de faire la chose d'une manière simple, convenable et sans en rien dire, non, il envoie bien vite une note aux journaux, afin que la province de Québec n'en ignore.

Il se rembourse ainsi de ce qu'il a dépensé.

Ce manque de tact est déplorable.

*** Toute question se rattachant à l'alimentation intéresse tout le monde.

Le vent est aux innovations sous ce rapport. Succi et Merlati ont prouvé qu'on pouvait rester cinquante jours sans manger, les savants cherchent constamment les moyens de se nourrir à peu de frais et voici qu'un journal scientifique vient de signaler une curieuse recette pour supprimer la faim.

Comme l'expérience peut en être faite à peu de frais, je me fais un devoir de vous la faire connaître. Peut-être sera-t-elle utile à quelques-uns de mes lecteurs.

Ce n'est pas toutefois une découverte, car on assure qu'elle fut employée par le philosophe Epiménide, qui, dit-on, vécut cinquante ans dans une caverne, sans que l'on sût au juste ce qu'il pouvait bien manger.

On fait cuire de l'oignon, on hache très menu, on mélange avec un cinquième de sésame et environ un cinquième de pavot. On broie le tout ensemble en ajoutant un peu de miel et l'on fait des boulettes de la grosseur d'une forte olive.

En prenant une de ces boulettes vers huit heures du matin et une autre vers quatre heures, on n'éprouve aucune des sensations de la faim.

Pour ma part je vais fabriquer de ces boulettes, si l'effet est tel qu'on le prétend, j'en ferai quelques centaines de livres, j'ouvrirai un restaurant où on satisfera sa faim et sa soif sans boire ni manger, tous les hôteliers et restaurateurs enrageront, seront forcés de fermer boutique, la compagnie du Windsor sera ruinée... et je ferai fortune.

Ainsi avis aux intéressés, ceux qui cependant voudraient me voir *privément*, comme disent les députés, disposés à passer à droite ou à gauche selon l'importance et la valeur des arguments qu'on leur offre, feraient bien de passer à la banque avant de me rendre visite.

Mais j'oublie que j'ai dévoilé mon secret !

*** Par ce temps de bon appétit, les boulettes d'Epiménide seraient d'un grand secours, feraient faire bien des ennemis.

Les entrevues que j'ai eu ces jours derniers avec le thermomètre sont décourageants. Le mercure rentre en lui-même, pour mieux réfléchir sans doute, les œillades les plus brûlantes que lui lancent les jeunes filles en passant, le laissent plus froid que marbre.

Mes enfants sont pourtant enchantés de cette température sibérienne. Ils patinent, vont en raquettes et se battent à coups de boules de neige.

La plus belle bataille que l'on ait jamais vue en ce genre, a eu lieu en janvier 1864.

C'était à Dalton, Georgie, les troupes confédérées ne savaient que faire, quand une magnifique tempête de neige éclata.

Le spectacle était si nouveau en ce pays, que les vingt mille hommes du camp décidèrent aussitôt de se séparer en deux corps d'armée, les hommes de la Georgie et de la Caroline du Sud d'un côté,